

Les arrangements de la mémoire - Autobiographie d'un psychiatre dérangé

Le dernier opus de Jacques Hochmann est une autobiographie dans le droit fil de sa personnalité, écrite avec une humilité, une lucidité et une simplicité rares, relatant les aléas de sa vie privée et publique de façon passionnée et passionnante. Mais c'est aussi une biographie de la psychiatrie que nous aimons, « respectueuse des gens, soucieuse de réintégrer la folie dans le cadre d'une humanité pleine et entière plutôt que de la rejeter vers l'aliénation ou la dégénérescence », car il a su mettre son talent d'historien au service du récit de sa traversée de « psychiatre dérangé ».

Une psychiatrie humaine

Jacques Hochmann, né en 1934 à Saint-Étienne, d'une famille juive émigrée de Pologne, va connaître une histoire de France marquée successivement par le Front populaire et ses avancées sociales majeures, puis par les renoncements antidémocratiques induits par les « collabos » pronazis pendant la Seconde Guerre mondiale et la renaissance des années 1950-1960, au cours desquelles, il va décider de se former à la médecine. Il garde une reconnaissance éperdue à ceux qui, pétris de protestantisme, l'ont accueilli et protégé au Chambon-sur-Lignon pendant la période des lois antijuives de Vichy, et sait nous faire partager l'impact de cette expérience sur sa trajectoire vitale. Son souci de l'autre, son intérêt pour les formes démocratiques de fonctionnements groupaux, sa sensibilité à l'empathie et à la qualité de l'ambiance dans les échanges humains, et sa curiosité intellectuelle et affective ont pris forme tout au long de son enfance, mais notamment dans ses expériences de séparations assumées avec un courage et une intelligence qui suscitent l'admiration. Après des études médicales qui le déçoivent quelque peu, il décide de faire psychiatrie. Au début de son clinicat chez Jean Guyotat, il eut l'opportunité de partir une année aux États-Unis chez Carl Rogers, le pape de la non-directivité, qui, à l'occasion de son départ en retraite, venait de fonder le Western Behavioral Sciences Institute afin d'y étudier les relations humaines entre sujets ordinaires en observant leurs interactions dans de petits groupes expérimentaux. Cette expérience restera marquante dans sa formation, car elle allait lui apporter une grande spontanéité dans ses rapports avec autrui et une meilleure compréhension des processus groupaux, même s'il restait réservé devant une psychologie sociale prétendant résoudre les conflits du travail sans tenir compte de la lutte des classes et de l'aliénation sociale.

De retour à Lyon, il participe à la mise en place du secteur extra-hospitalier prévu par la circulaire de 1960, ainsi qu'à l'humanisation d'un pavillon de malades psychotiques chroniques. C'est à cette période qu'il décide de commencer une psychanalyse, non sans ambivalence. Finalement, il deviendra lui-même psychanalyste sans jamais mettre en opposition psychanalyse et psychiatrie. Cette décennie sera marquée par la création d'un Centre d'Études et de Formation avec Marcel Sassolas et Marcel Colin. Au décours de mai 1968, désireux de modifier en profondeur l'enseignement des nouveaux psychiatres, il participe à la création d'un projet d'Institut Universitaire de Psychiatrie, à l'instar de plusieurs autres régions françaises, afin d'enrichir la spécialité d'autres apports, philosophiques, socioanthropologiques, économiques, épistémologiques, et de la dégager des standards d'une médecine trop conformiste. Pour parfaire cette idée d'une psychiatrie comportant des spécificités peu compatibles avec une médecine d'organes, il va mettre en place à Villeurbanne, une psychiatrie communautaire inspirée de sa connaissance des mouvements d'émancipation américains, avec

l'aide de ses amis et maîtres du XIII^{ème} arrondissement de Paris, pionniers en la matière, Philippe Paumelle, Serge Lebovici et René Diatkine.

L'ouverture

Mais si son intérêt pour les patients psychotiques chroniques reste entier, il rencontre progressivement des résistances dans la mise en place de ses projets d'une psychiatrie humaine. Beaucoup de forces militent contre ces ouvertures nécessaires, et c'est ainsi qu'il choisit de s'orienter vers la psychiatrie infanto-juvénile. Nommé officiellement chef du secteur de pédopsychiatrie en 1981, il va développer ce qui pour nombre d'entre nous va devenir un modèle à suivre. Jacques Hochmann organise ses efforts dans plusieurs directions. Tout d'abord, extrêmement circonspect sur les bénéfices à attendre des établissements hospitaliers, il met en place une psychiatrie ambulatoire avec des consultations extra-hospitalières, des visites à domicile, des psychothérapies, des groupes thérapeutiques, en adoptant une attitude ouverte, loin des dogmes et des rigidités administratives. Puis constatant l'omniprésence du partenaire de l'éducation nationale, il entreprend avec ses représentants de créer une collaboration concrète afin de réussir une inclusion scolaire qui n'a rien à voir avec les visées démagogiques actuelles, mais permet au contraire de construire pour chaque enfant et adolescent un costume sur mesure, intégrant les nécessités du soin aux possibilités d'une pédagogie adaptée à sa psychopathologie. Enfin, il développe avec les partenaires de la cité, les élus locaux, les travailleurs sociaux, les PMI, l'ASE et bien d'autres professions concernées, des relations cordiales permettant les aides réciproques pour les enfants et les adolescents en difficulté psychique. Ce projet se réalise progressivement grâce à une philosophie de travail qui lui vient de ses combats antérieurs. Jacques Hochmann insiste avec juste raison sur l'importance de la libre circulation de la parole, de la pensée, de l'humour entre les soignants, favorisant ainsi les initiatives de chacun, la créativité des soignants, et l'auto-organisation relative de leurs conditions de travail. Reprenant les acquis de la psychothérapie institutionnelle, il les actualise à l'aune de son expérience en extra-hospitalier. Il théoriserait ces avancées en inventant la locution d'institution mentale.

L'ITTAC

Une fois ces bases posées, l'ITTAC (Institut de Traitement des Troubles de l'Affectivité et de la Cognition) va devenir la matrice des soins donnés aux enfants présentant des troubles autistiques et psychotiques, inspiré par Misès, Diatkine et bien d'autres, mais également inventé au fur et à mesure par Jacques Hochmann et son équipe soignante. C'est dans ce creuset qu'il va parfaire son idée de « mise en récit » à partir des travaux de Ricoeur sur la narrativité, avec ses trois temps de préfiguration, figuration et refiguration. Pour Hochmann, la psychothérapie des enfants autistes et psychotiques est essentiellement un processus qui vise à aider l'enfant à devenir l'auteur de son histoire de vie, en partageant avec lui cette nécessaire fonction narrative dans le temps long de sa prise en charge.

Malheureusement, ces riches débats vont se retrouver entravés par l'irruption de forces adverses venant mener des combats vengeurs contre les pédopsychiatres psychanalystes en général, obtenant des pouvoirs publics un consentement à leurs manœuvres dilatoires qui allait aboutir à une disqualification programmée de la pédopsychiatrie publique française, et peut-être même à sa disparition. Bien sûr, que certains psychanalystes ont eu des attitudes méprisantes et rigides avec des parents d'enfants autistes, mais ignorer les avancées significatives obtenues par Jacques Hochmann dans son long et généreux combat pour mettre au point une approche ouverte et compréhensive de ces petits patients, y compris à l'aide de la pensée psychanalytique, est tout simplement atterrant. Dans son ouvrage, il consacre un chapitre à ce dialogue impossible entre lui et un père d'autiste, une mère d'autiste et un autiste de haut niveau. La violence du rejet dont il maléficie de la part de ses trois interlocuteurs est la marque de ce que les pédopsychiatres d'aujourd'hui ont à subir quotidiennement, et explique en partie la désertion dont la pédopsychiatrie pâtit désormais.

Ayant passé toute sa vie professionnelle, et une partie de sa retraite à fonder sur la transmission de son expérience un espoir de renaissance d'un soin pédopsychiatrique digne de ce nom, je conçois aisément qu'il se pose des questions sur l'avenir de nos professions de « psychistes ». Il conclut ainsi son livre : « intéressé par les développements à venir d'une discipline à laquelle il a consacré sa vie, il conserve seulement l'espoir qu'une digue sera maintenue face aux eaux agitées où menace de s'engloutir l'idéal pour lequel plusieurs générations de professionnels militants ont combattu. Au cimetière marin où s'entassent les dépouilles des pratiques défuntes, il écoute le vent se lever afin que, trouvant une nouvelle vigueur, la psychiatrie puisse tenter de vivre, sans être défigurée par une grimace scientifique et bureaucratique qui pourrait signer son agonie ».

Jacques Hochmann incarne pour beaucoup d'entre nous la figure d'un des héros de la pédopsychiatrie. Nous connaissions tous ses travaux précis, concis et sans compromission sur l'autisme, la psychose, leur histoire et leurs institutions. Nous savions tous que ses talents d'écrivain nous permettaient de lire ses productions avec l'attention du spécialiste, doublée de l'intérêt du bibliophile. Nous savions tous que son ouverture d'esprit rendait possibles les dialogues souhaités entre la psychopathologie transférentielle et les neurosciences. Mais ce que nous ne savions pas encore, c'est le lien profond entre ce qu'il a produit et son histoire personnelle, entre ses désirs d'enfant et d'adolescent et ce qu'il a fini par réaliser, entre sa vie privée et sa trajectoire professionnelle. C'est désormais chose faite. Ce magnifique récit à la troisième personne nous ouvre sur la compréhension de ces énigmes antérieures avec une vérité poignante. Gageons qu'il aidera ses lecteurs à en recueillir la « substantifique moelle » pour que vive une psychiatrie humaine fondée à partir de ces qualités hochmanniennes que ce livre met si bellement en évidence.